

Les Stuarts et la Bretagne

A Dol débute ce long parcours dans le temps où alternent les gloires et les infortunes, les grâces d'un sourire et la fureur des combats. Et à Dol, aujourd'hui, la Grande Rue des Stuarts proclame le souvenir. Ici vécut Alain, le premier ancêtre connu : « Alanus, dapifer Dolensis », le titre de dapifer étant l'équivalent de celui de sénéchal qui nous est plus familier et qui prévaudra. Il s'agit, à l'origine, de l'officier chargé du service de la table auprès d'un roi ou d'un grand feudataire, fonction de haute domesticité qui tendra à s'effacer devant des attributions administratives, politiques, judiciaires, militaires.

Ce dapifer du comte de Dol eut au moins trois fils : Alain, qui occupera la même charge après son père et partira pour la première croisade ; Riwallon, qui se fait moine, et Flaad qui s'établit en Angleterre, implantation en rapport évident avec la geste de Guillaume le Conquérant. Pourtant, un rameau issu de Flaad se maintient à Dol avec le titre de « dapifer Dolensis » en deux générations successives. Ce titre, au total, aura été celui d'au moins quatre personnages de la famille.

La postérité de Flaad, qui formera en Angleterre la branche des comtes d'Arundel et des ducs de Norfolk, se perpétuera en Ecosse par une autre grande branche, celle qui nous retiendra plus précisément. Son auteur, Walter Fitz Alan, avait été attiré à la cour du roi d'Ecosse David I^{er}. Comme lui, ses descendants s'attacheront au service du souverain, à l'exemple de ceux des leurs qui furent au service des comtes de Dol. Walter est qualifié « dapifer regis Scotioe » et son fils Alan « senescallus regis Scotioe ». Cependant Alan, comme son père avant lui, est dit « le stewart » par référence à la charge qui le distingue davantage, qui augmente ses pouvoirs et son lustre. Il a la haute main sur toutes les affaires de la maison du roi ; il est le chef de l'armée aussitôt après le roi ; en son absence, il est le gardien, le régent du

royaume. C'est ce titre de « stewart », transmis héréditairement, qui deviendra un nom patronymique dont la forme définitive sera « Stuart » (1).

Au Moyen Age, dans les guerres de libération de l'Ecosse, les Stuarts se battent contre l'Angleterre et, en 1314, Walter III Stewart partage avec Robert Bruce la belle victoire de Bannockburn. Il était donc dans l'ordre des choses que Robert Bruce, devenu le roi d'Ecosse Robert I^{er}, héros national et libérateur du territoire, donnât sa fille Marjory en mariage à Walter Stewart. De cette union, un fils, le roi Robert II, sera en 1371 le premier roi d'Ecosse de la dynastie des Stuarts.

ISABEAU D'ECOSSE, DUCHESSE DE BRETAGNE

La guerre de Cent Ans approchait de sa fin et il y avait deux princesses d'Ecosse à marier, toutes deux filles du roi Jacques I^{er}. L'aînée, Marguerite, devait mourir après quelques années d'une union malheureuse avec le dauphin de France Louis, le futur Louis XI. Isabeau, la cadette, sera demandée par le duc de Bretagne Jean V pour son fils François, comte de Montfort, le futur duc François I^{er} (2), alliance dont les préliminaires ont été évoqués non sans humour par nos vieux historiens bretons. Jean V mourut au mois d'août 1442, de sorte que François était déjà duc quand, à l'automne suivant, Isabeau débarqua à Auray comme un printemps venu de la mer.

(1) Pinkerton : *The history of Scotland from the accession of the house of Stuart* (London, 1797). — J.H. Round : *Studies in peerage and family history* (London, 1901). — Caroline Bingham : *The Stewart kingdom of Scotland* (1974). — L.H. Bodendam (Londres). — D'autre part, Samuel Cowan, dans *The Royal house of Stuart* (2 vol., London, 1908), établit une distinction intéressante entre le titre de stewart, officier de la maison du roi sans autres attributions, et celui de « haut stewart d'Ecosse », recouvrant des responsabilités beaucoup plus importantes et étendues. Selon ce même auteur, Walter Fitz Alan, premier haut stewart d'Ecosse de sa lignée, fut en outre chancelier du royaume. Ses descendants, à commencer par son fils Alan, héritèrent sa charge de haut stewart.

(2) On sait que François, comte de Montfort (le futur duc François I^{er}), avait épousé en premières noces Yolande d'Anjou, fille de la reine de Sicile et sœur de la reine de France, Marie, femme de Charles VII. L'alliance avec Isabeau correspondait à un ancien projet auquel avait été précisément substituée Yolande. Celle-ci était morte en 1440, n'ayant eu qu'un fils qui vécut peu.

Cette union semble avoir été heureuse. Elle dura huit ans comme le règne et deux filles en naquirent : Marguerite et Marie. Puis le duc François I^{er} s'éteignit à Vannes, âgé de trente-six ans. Dans son testament, il avait assigné en douaire « à sa chère sœur et compagne les seigneuries de Guérande, Suscinio et généralement ce qui appartient au duc dans l'Île de Rhuys, la seigneurie et château du Croisic et l'Île de Batz, sans rien retenir que la justice en preuve de souveraineté ». Il nommait Isabeau le premier de ses exécuteurs testamentaires et lui confiait la garde de leurs deux filles avec l'assistance de deux autres tuteurs, son frère Pierre (qui lui succédera sur le trône de Bretagne et sera le duc Pierre II) et le connétable de Richemont.

Ayant ainsi témoigné de sa tendre estime pour Isabeau et comprenant que son heure était venue, il alla la voir dans sa chambre et l'embrassa. « Adieu, ma mie, lui dit-il. Je suis fort malade. J'ai donné à mon frère Pierre les instructions en ce qui vous concerne et mes filles. Je vous prie de vous gouverner sagement. » Avant de se retirer, il l'embrassa à nouveau.

Isabeau devenait veuve à l'âge d'environ vingt-quatre ans. Allait-elle se remarier ? Le prince de Navarre aspirait à sa main et, d'autre part, le roi d'Ecosse Jacques II, son frère, qui méditait quelque projet, l'incitait à rentrer au pays natal. Il revendiquait, au profit de ses nièces Marguerite et Marie, l'héritage du duché de Bretagne. Or, le duc défunt, prévoyant, avait eu soin de confirmer dans son testament l'article du traité de Guérande selon lequel les femmes en étaient exclues, sauf en l'absence de descendants mâles en ligne collatérale, ce qui éliminait sans contestation Marguerite et Marie, et reconnaissait le bon droit de leur oncle Pierre.

De son côté, Isabeau, indifférente aux intrigues, ne désirait nullement quitter la Bretagne. Elle dirigeait l'éducation de ses filles (3) et, conformément au vœu de son époux mourant, se gouvernait avec sagesse. La Bretagne, désormais sa patrie, la verra vivre, étant veuve, près d'un demi-siècle avec dignité, discrétion

(3) Avant son mariage avec Marguerite de Foix (mère d'Anne de Bretagne), le duc François II épousa la fille aînée du duc François I^{er} et d'Isabeau d'Ecosse, Marguerite, qui mourut affligée des amours abusives de son mari avec Antoinette de Maignelais. La cadette, Marie, prit alliance, en 1461, avec Jean II, vicomte de Rohan, d'où une ascendance Stuart chez les Rohan et leur postérité.

et simplicité, entourée de l'affection de tous et la leur rendant bien. Quoiqu'elle ne fût pas très riche, sa dot n'ayant jamais été payée, elle faisait de larges aumônes. Dom Lobineau nous dit, à la date de 1487, qu'elle résidait ordinairement à Suscinio et que, en raison de l'état de guerre et de la progression des troupes françaises, le duc François II l'y envoya chercher pour qu'elle fût conduite à Guérande où elle serait, pensait-il, en parfaite sûreté. Elle demeura aussi à Vannes. Pendant les dernières années de sa vie, elle y avait sa maison qui existe toujours près de la cathédrale. Et c'est en la cathédrale de Vannes qu'avant de s'éteindre, fin 1498 ou début 1499, elle prescrivit sa sépulture (4).

MARIE STUART

Dans la première moitié du XVI^e siècle, on allait vers une transformation de l'alliance séculaire entre la France et l'Ecosse en une union des deux nations sous la couronne de France, l'Ecosse conservant ses institutions et ses lois. Tel fut le sens et la portée du mariage qui unirait Marie Stuart, la reine d'Ecosse encore enfant, et le dauphin François, le futur roi François II dont le règne sera si court. Il va de soi que cette perspective matrimoniale n'était guère conciliable avec les visées d'Edouard Seymour qui gouvernait l'Angleterre sous le titre de « Protecteur » et convoitait pour son neveu, le roi Edouard VI, âgé de dix ans, la main de Marie. Une autre demande ayant été préférée à la sienne, il eut recours aux armes.

(4) A proximité de la cathédrale de Vannes, la maison qui fut celle de la duchesse Isabeau se trouve rue de la Bienfaisance (n^o 3), deuxième maison à gauche lorsque l'on vient de la rue des Vierges. Elle est reconnaissable à son encorbellement et, au rez-de-chaussée, à l'accolade du fronton au-dessus de la porte. Cette rue de la Bienfaisance (ainsi nommée depuis la Révolution en souvenir d'une donation faite par un acquéreur de biens nationaux) s'appelait antérieurement rue des Trois Duchesses. Effectivement, trois duchesses douairières y vécurent sous le même toit : Isabeau d'Ecosse, veuve du duc François I^{er} en 1450 ; Françoise d'Amboise, veuve du duc Pierre II en 1457 (et béatifiée en 1863) ; Catherine de Luxembourg, veuve du duc Arthur III en 1458. Le logis avait été récemment édifié par Jean de la Rivière, chancelier de Bretagne, son premier propriétaire, à l'emplacement de l'hôtel où avait siégé la Chambre des Comptes et qui fut démoli ; remanié au XVII^e siècle. (Cf. Pierre Thomas-Lacroix : *Le Vieux-Vannes* (1975). — J. Trévédy : *Trois duchesses douairières de Bretagne : Isabeau d'Ecosse, Françoise d'Amboise, Catherine de Luxembourg, Saint-Briec*, 1908.)

Pour que Marie voyageât sans encombre d'Écosse en France, il fut convenu qu'un hardi capitaine, Nicolas de Villegagnon, irait la chercher avec quatre galères au fond de l'estuaire de la Clyde où la très jeune reine l'attendrait derrière les fortes murailles du château de Dumbarton, isolé comme un nid d'aigle sur la cime d'une montagne escarpée. Villegagnon n'en était pas à son premier coup de main et ainsi fut fait (5). Avant d'embrasser une dernière fois sa fille, la reine-mère d'Écosse, Marie de Guise, lui donna quatre petites demoiselles d'honneur de son âge, prénommées Marie comme elle, les « quatre Maries » que la poésie écossaise célébrera. A Roscoff, où elle acheva sa navigation courant août 1548, Marie Stuart reçut les hommages de son cousin, le vicomte de Rohan. Puis se dirigeant par étapes vers le château de Saint-Germain, elle fit une traversée de la Bretagne qui dura plus d'un mois, fêtée à Morlaix, Saint-Brieuc, Rennes, Nantes et Blain.

JACQUES II : LA BRETAGNE, BASE STRATÉGIQUE

Tout en conservant la couronne d'Écosse, les Stuarts succéderont aux Tudors sur le trône d'Angleterre. Vers la fin du XVII^e siècle, le roi d'Angleterre Jacques II (ou Jacques VII d'Écosse), évincé par son gendre Guillaume d'Orange, transportera en France ses malheurs dynastiques. On sait que Louis XIV, son cousin germain, l'accueillit avec autant de munificence que d'affection et l'installa au château de Saint-Germain-en-Laye. Reconnu et honoré par le Roi Soleil comme le seul et légitime roi d'Angleterre, Jacques II était autorisé à exercer en France certains droits de souveraineté, comme de nommer des consuls dans les villes maritimes, donc en Bretagne.

Serait-il un jour restauré ? Louis XIV, dans toute sa puissance, ne refusait ni ses vaisseaux ni ses soldats. Jacques II semblait donc pouvoir espérer une prompte revanche à laquelle l'Irlande offrait un terrain favorable. Exception faite des colons anglais protestants, la population autochtone de l'île lui était acquise et le vice-roi, lord Tyrconnel, y disposait d'une armée.

(5) Nicolas Durand de Villegagnon (1510 ?-1571) eut une existence particulièrement curieuse et agitée. Originaire de la Brie où se trouve Villegagnon, village proche de Melun, il fut vice-amiral de Bretagne. Potier de Courcy, dans son *Armorial*, a consacré une brève notice à son nom avec description d'armoiries.

Episode de la guerre de la Ligue d'Augsbourg, la guerre d'Irlande durera trois ans, et la Bretagne sera la base stratégique de ce conflit entre Jacques II et Guillaume, entre le roi légitime catholique et le roi élu protestant, entre les jacobites et les orangistes.

Jacques II devait quitter la France à bord d'une escadre stationnée à Brest. Vers la Bretagne, la Loire était alors et sera très longtemps une route couramment pratiquée. Si l'on venait de Paris ou de ses alentours, l'on s'embarquait à Orléans, et c'est ce que fit Jacques II. A Orléans, sa chaise de poste se brisa, ce qui parut de fâcheux augure. Autre accident qui fut pareillement interprété : un bateau d'escorte heurta l'une des piles des Ponts de Cé et fit périr dans son naufrage l'un des plus fidèles serviteurs du roi.

Par la voix de soixante canons, un bruyant optimisme prévalut à Nantes. Comme son arrière-grand-mère, Marie Stuart, Jacques II fut accueilli au château : harangue du maire en présence du corps de ville ; réponse au nom de Sa Majesté qui d'ailleurs n'était pas très douée du côté de l'éloquence. L'on ne s'attarda pas, et les postillons montèrent en selle. En pleine nuit, le cortège faisait son entrée à La Roche-Bernard. Le duc de Chaulnes, gouverneur de Bretagne, présenta ses devoirs. La réception ne laissa rien à désirer, et Madame de Sévigné racontera le souper de La Roche-Bernard avec autant de détails et d'esprit que si elle y avait assisté : elle était à Paris.

Bretagne, base stratégique. Le port de Brest, d'où Jacques II a mis le cap sur l'Irlande, voit passer les troupes : les unes s'en vont ; d'autres arrivent. Les escadres qui assurent à la France la maîtrise des mers s'y rassemblent. Sous leur protection, l'Irlande reçoit les convois de ravitaillement sortis du gosier de la Loire (Nantes, Paimbœuf). Dans cet estuaire s'effectue un transit considérable d'armes, munitions, matériels divers, subsistances, médicaments et argent (6). Période glorieuse pour la marine française : Châteaurenault est vainqueur de l'amiral Herbert dans la baie de Bantry ; l'armée navale, commandée par Tourville,

(6) Cf. Service historique de l'Armée : correspondance ; rapports. Et Emile Gabory : *La marine et le commerce de Nantes au XVII^e siècle et au début du XVIII^e* (*Annales de Bretagne*, tome XVII, 1901).

triomphe de la flotte anglo-hollandaise à Beachy-Head ; Jean Bart et Forbin rivalisent d'héroïsme et d'audace.

En Irlande, la présence de Jacques II a suscité l'enthousiasme. En Ecosse, une insurrection jacobite a éclaté. Mais ce roi, naguère chef brillant et courageux, ne parvient qu'à ruiner ses chances par son indécision et son impéritie. Et Guillaume d'Orange lui fera subir à La Boyne une amère défaite (juillet 1690).

Dès ce moment, les arrivées de soldats irlandais en Bretagne s'amplifient. C'est à Brest que les débarquements les plus massifs auront lieu, mais on en signalera aussi à Saint-Malo, Morlaix, Locmariaquer, Nantes. Les malades et les blessés sont soignés dans les hôpitaux de Brest, Landerneau, Quimper ; à défaut, ils sont répartis dans les localités de moindre importance, chez les habitants.

La Bretagne se couvre de cantonnements irlandais. Jacques II, qui après la défaite de La Boyne est rentré en France sans attendre la fin de la guerre, voudra les visiter et fera au moins deux tournées. Le jour de Noël 1690, il est à Ploërmel, et la légende se souviendra de lui. De nos jours, si vous flânez dans la campagne avoisinante, vous arriverez peut-être à ce village où un fronton est sculpté à l'image d'un voyageur portant ses bagages suspendus de part et d'autre d'un balancier placé sur ses épaules. Et l'on vous certifiera que ce voyageur n'est autre que le roi d'Angleterre Jacques II. A la recherche d'un gîte, il aurait trouvé sous ce modeste toit une hospitalité de fortune. Inutile de dire que Jacques II ne ressembla jamais à un chevalier vagabond. Même s'il demanda que, pendant ses tournées de cantonnements en Bretagne, les honneurs royaux ne lui fussent pas rendus, il voyagea toujours avec une suite et une dignité appropriées à son rang. Faut-il supposer qu'un des nombreux Irlandais cantonnés en Bretagne se serait arrêté dans cette maison et que ses hôtes se persuadèrent qu'il était le roi en personne ?

JACOBITES EN BRETAGNE

Après la chute de Limerick, l'afflux des jacobites en Bretagne se précipita. Dans les seuls ports de Brest et de Morlaix, on dénombre en quelques semaines dix-neuf mille arrivants. La plupart sont démunis de tout. Le roi de France, bon prince, leur fournit

souliers et chapeaux, même des chemises qu'ils revendent pour se procurer quelque argent. Ils ne connaissent aucune discipline et les doléances des populations retentissent dans la correspondance officielle. Les soldats irlandais cantonnés en Bretagne composeront les nouvelles formations qui, augmentées de troupes françaises, seront rassemblées sur les rivages du Cotentin au printemps 1692 en prévision d'un débarquement en Angleterre et ne pourront qu'assister à l'incendie des vaisseaux après la défaite de la Hougue.

On remarquerait que les déboires de Jacques II et des jacobites en Irlande avaient intensifié, mais non point créé, le mouvement d'émigration irlandaise vers la Bretagne. Celui-ci s'était dessiné depuis longtemps, motivé tant par le courant d'échanges commerciaux que par les persécutions religieuses commencées sous les règnes d'Henri VIII et d'Elisabeth I^{re}. En outre, à plusieurs reprises, la misère avait jeté hors de leur patrie nombre d'Irlandais indigents. Passés en Bretagne par petites troupes, ils envahissaient les villages, et l'on devine ce que pouvaient être leurs tristes exploits. Il fallut sévir. En 1622, le parlement de Bretagne, informé des méfaits de deux cents Irlandais localisés dans le pays de Léon, prit un arrêt leur laissant vingt-quatre heures pour déguerpir sous peine « d'estre pendus et estranglés » (7).

A dater de la fin du XVII^e siècle, dans les colonies jacobites qui se sont constituées en France, souvent les expatriés venus d'Irlande ou d'Ecosse s'emploient avec ardeur, voire avec talent, à reconstituer leur fortune et à reconquérir le rang social qui les avait distingués dans leur patrie perdue. Les uns sont officiers dans les armées du roi ; sans doute y trouvent-ils un certain prestige, mais ce n'est pas là qu'on s'enrichit. D'autres sont attirés par les métiers de la mer. Des marins irlandais servent à bord des escadres de Duguay-Trouin. Les corsaires jacobites continuent de naviguer sous pavillon français et remportent de remarquables succès. Plus tard, pendant la guerre d'Indépendance des Etats-Unis, le navire *le Comte d'Artois*, considéré en termes élogieux dans un rapport officiel, sera commandé par un Irlandais, le comte de Clonard, secondé par un état-major également irlandais (8).

(7) Paul Parfouru : *Les Irlandais en Bretagne (Annales de Bretagne, tome IX, 1894)*.

(8) H. Bourde de la Rogerie : *Introduction à l'Inventaire sommaire des Archives départementales du Finistère, série B*.

JACQUES III : UNE ADVERSITÉ PERSISTANTE

Après la mort de Jacques II, en 1701, Louis XIV voudra accorder à son fils Jacques III, dit « le Prétendant », une aide analogue. Une escadre commandée par Forbin et transportant des troupes le conduirait en Ecosse. Arrivé devant la rivière d'Edimbourg, Forbin vit se préciser la menace d'un combat naval dans de mauvaises conditions pour lui. Plutôt que de risquer un débarquement aléatoire, il préféra sauver son escadre et y réussit de justesse, sans autre dommage que la perte d'un vaisseau (1708). Après cette opération manquée, Jacques III servit dans l'armée française : on y admira sa bravoure et il y gagna l'affection de ses camarades.

Pouvait-il s'attendre à un retour de fortune ? Louis XIV lui restait favorable, même après le traité d'Utrecht (1713) où il avait dû reconnaître le principe de la succession au trône d'Angleterre dans la ligne protestante et prendre l'engagement d'inviter Jacques III à quitter la France. A la mort de la reine Anne (1714), commença le règne de Georges I^{er}, de la maison de Hanovre. Mais si l'Angleterre accepta sans difficulté ce nouveau roi qui ne savait même pas l'anglais, en Ecosse les jacobites s'insurgèrent. Hébergé dans les Etats du duc de Lorraine, Jacques III ira chercher un embarquement en Bretagne pour rejoindre ses partisans révoltés. Sur ces entrefaites mourut Louis XIV, et la diplomatie du Régent tendit à un accord durable avec Georges I^{er}. Autre malchance pour le Prétendant : le roi de Suède Charles XII, qui lui avait promis un renfort de douze mille hommes, était assiégé dans Stralsund.

Le monarque de la maison de Hanovre restait inquiet. Son ambassadeur auprès du Régent, lord Stair, qui faisait espionner Jacques III, pensa que son voyage vers la Bretagne serait propice à un attentat : le mauvais coup serait perpétré au relais de Nonancourt. L'assassinat eût été chose faite sans la présence d'esprit et le courage de la maîtresse de poste qui éventa le traquenard (9).

(9) Saint-Simon a raconté le guet-apens de Nonancourt. Il en tenait le récit de Mme L'Hospital elle-même, la maîtresse de poste, qu'il connaissait, Nonancourt n'étant pas loin de son château de La Ferté-Vidame. Sur cette affaire, l'édition Boislisle des *Mémoires* ajoute d'intéressantes notes et une bibliographie.

En novembre 1715, au cap Fréhel, le Prétendant a pris place dans un navire que la tempête retient près de la côte. L'intempérie persistant, il se fait conduire à terre avec le duc d'Ormond. Les jours sont lugubres à fendre l'âme. On les endure au château de la Roche-Goyon. « Ce château, devait écrire l'un des officiers de la suite, M. de Saint-Paul, était bien le plus triste endroit où jamais homme eût vécu. Ni un morceau de bois pour préparer nos aliments, ni aucun objet de nécessité. Nous n'avions que ce que nous pouvions prendre à bord du vaisseau, et les flots continuaient à être si orageux que les barques elles-mêmes ne pouvaient venir au rivage avec les provisions. Ainsi, nous fûmes obligés de manger de l'orge et un pain grossier avec ce qu'il fut possible d'obtenir des paysans en volailles, lait et œufs » (10).

Finalement, Jacques III partira de Dunkerque et n'arrivera en Ecosse qu'à la fumée des cierges. Après quelques succès initiaux, les jacobites ne pouvaient plus empêcher leurs ennemis de progresser partout. De retour en France, le Prétendant sera contraint de s'en éloigner. Le Régent et Georges I^{er} s'apprétaient à conclure des traités qui auront au moins le mérite de pacifier pour longtemps les relations entre les deux puissances. Les bonnes dispositions de la France à l'égard des Stuarts en subissaient nécessairement une éclipse. Mais lorsque la guerre de Succession d'Autriche sonnera le glas de la paix franco-britannique, Louis XV prendra fait et cause pour les Stuarts contre la maison de Hanovre, tout comme naguère Louis XIV avait été le généreux allié de Jacques II contre Guillaume d'Orange.

Qu'en était-il des Stuarts au moment où s'achevait leur traversée du désert ?

Fatigué de ses échecs politiques, Jacques III avait joyeusement épousé une jolie blonde, Clémentine Sobieska, petite-fille du héros de la Pologne, le roi Jean Sobieski. Avant de mourir encore jeune, elle lui avait donné deux fils, Charles Edouard et Henri Benoît, désormais de jeunes hommes qui vivaient auprès de leur père au palais Muti à Rome. L'année 1743 s'achevait lorsque, à Rome, un messenger arriva, muni d'une invitation que Charles Edouard ne se fera pas répéter : il était attendu à Paris.

(10) Archives du château de La Motte-Rouge.

A Paris, Maurice de Saxe, qui venait d'être investi du commandement des troupes que l'on dirigerait contre l'Angleterre, expliqua au prince qu'une douzaine de milliers d'hommes, rassemblés à Dunkerque, devaient débarquer dans l'embouchure de la Tamise. Et Charles Edouard s'en fut vers les frileux rivages de la mer du Nord.

Les caprices des vents bousculèrent le projet. Ils détournèrent l'escadre française d'observation, et l'amiral Norris eut le temps de réunir vingt et un vaisseaux qui interdirent la Tamise. Une tempête des plus violentes se mit de la partie et rejeta à la côte les bateaux de débarquement en partance. L'on ne pouvait plus tabler sur l'indispensable effet de surprise et l'on n'insista pas. D'autant que Maurice de Saxe était sans nouvelles de la résistance jacobite en Angleterre. Telle fut bien la question sur laquelle le gouvernement de Louis XV, à l'analyse, devait buter : quelle était, sur place, l'exacte consistance du parti des Stuarts ? Était-il organisé, structuré, ou bien ne représentait-il qu'une disposition d'esprit, une prédilection sentimentale sans beaucoup de mordant ? S'il restait passif, la France ne pouvait rien. Louis XV donna la priorité à la guerre continentale et Maurice de Saxe, en Flandre, sera vainqueur à Fontenoy. La cause des Stuarts était remise à plus tard.

Or, Charles Edouard n'était ni d'âge ni de caractère à se morfondre. Il décida de précéder toute nouvelle initiative de la France et de conduire seul son combat. C'est en Ecosse qu'il irait. Il la sentait toute vibrante des antiques ferveurs qui avaient soutenu la gloire de sa race. Elle l'attendait ; il la rejoindrait. Pour l'exécution, le meneur de jeu, l'homme indispensable sera Antoine Walsh.

ANTOINE WALSH : PUISSANCE DU CLAN

En Bretagne, les Walsh représentent d'une façon saisissante cette caste nouvelle faite d'expatriés irlandais d'une certaine condition sociale qui ont spontanément adopté les métiers de la mer : armement, trafics portuaires, guerre de course. L'on se marie en général dans l'enclos du groupe, du moins au début, et souvent à l'intérieur des cousinages. Puis l'assimilation s'effectue et l'on

prend alliance avec des familles locales d'un milieu social équivalent. Bon nombre d'exilés, solidaires de Jacques II dans ses tribulations, trouvent un support d'accueil auprès de compatriotes, si ce n'est de parents, déjà installés et qui n'ont pas eu à s'en plaindre. A Saint-Malo, à Nantes, à Saint-Nazaire, on rencontre les Walsh bien avant la guerre d'Irlande. Lorsque le père d'Antoine, Philippe Walsh, se fixe à Saint-Malo où il épouse une compatriote, Anne White, et où naîtront ses enfants, sans doute y a-t-il été attiré par un oncle de son nom, auteur de toute une postérité (11).

A Saint-Malo, Philippe Walsh construit dans ses chantiers de beaux navires corsaires. Il a le goût du risque, des navigations lointaines, et l'histoire généalogique signalera ses exploits dans l'Océan Indien avec le *Rubis*, de cinquante-six, et le *Diligent*, de cinquante canons, pendant la guerre de Succession d'Espagne. Il mourut subitement à Madagascar, en 1708, comme il venait de capturer, après un long et sévère combat, un vaisseau anglais de soixante canons.

A cette date, l'aîné de ses enfants — une fille, Marie-Anne — n'a que treize ans, et Antoine, l'un des plus jeunes, cinq ans. Avec eux, la cohésion sociologique et professionnelle s'affirmera comme un élément majeur de réussite. Si l'une des deux sœurs d'Antoine, Hélène, épouse Pierre Léonor Gravé, d'une famille patricienne de Saint-Malo, le cas fait exception, et la fidélité à la caste irlandaise se confirmera : Marie-Anne prend alliance avec Richard Butler, armateur à Saint-Malo, d'une famille originaire de New Ross en Irlande, et Patrice Walsh, l'un des frères, retrouve le pays ancestral à Morlaix en prenant pour femme Marie-Anne Cranisborough, fille d'un armateur. Antoine, lui, est qualifié « marchand à la Fosse », à Nantes. Mais sa situation personnelle a gagné en splendeur quand il y épouse, le 10 janvier 1741, en la chapelle du Sanitat, la très riche Marie O'Sheill, dont le grand-père, Neal O'Sheill, réfugié jacobite, avait fondé dans ce grand port un important comptoir commercial : à cette date, Antoine apparaît avec un titre flamboyant de conseiller secrétaire du roi qui le place indiscutablement dans la noblesse. A Nantes, il arme au trafic des Iles d'Amérique, soit en droiture, soit à la traite en faisant escale sur les côtes de Guinée ; il arme

(11) Etat civil de Saint-Malo et Saint-Servan (Paris-Jallobert) et généalogies Walsh.

aussi à la course. Il a le bras long ; à la cour, on le connaît et on l'estime. Ce négociant avisé, et qui ne manque pas d'entregent, a deux frères plus jeunes. L'un, François-Jacques Walsh, fera un mariage analogue à celui d'Antoine lorsqu'il épousera en 1743 Marie Harper. La cérémonie aura lieu à Cadix où le rejoindra, pour s'y établir définitivement, le dernier-né de cette génération, Philippe Walsh. Ainsi, par le jeu des alliances, le clan Walsh diversifie sa présence, accroît son essor et son dynamisme. Mais à quoi servent les fortunes amassées, sinon à acquérir de nobles domaines et à trancher du grand seigneur ? Encore quelques lustres et les Walsh seront admis aux honneurs de la cour de France (12).

Mis dans la confiance des desseins de Charles Edouard, Antoine Walsh saura leur donner une réalité. Il venait de faire construire à Nantes une frégate corsaire, le *Du Teillay*, du nom d'un commissaire de marine du même port. Ce petit navire rapide, de cent cinquante tonneaux, dix-huit canons, vingt-quatre pierriers et soixante-sept hommes d'équipage, avait pour capitaine le Nantais Claude Durbé, dont le bel hôtel (où il devait mourir en 1768) est toujours l'un des ornements de sa ville natale (86, quai de la Fosse). Les concours financiers nécessaires furent réunis, Antoine Walsh offrant noblement une partie de sa fortune personnelle. Le

(12) Dans le courant du XVIII^e siècle, les Walsh produisirent une généalogie acceptée par Chérin (cf. Chérin 211), établissant leur noblesse d'extraction. La famille, originaire du pays de Galles (Walsh = Wallensis = Gallois), se serait établie en Irlande au XII^e siècle. Nous ne pouvons que nous borner ici à un bref aperçu de la descendance des trois frères, Patrice, Antoine et François-Jacques.

Patrice Walsh, époux de Marie-Anne Cranisborough et auteur du rameau des Walsh de Chassenon, eut deux fils : l'un, Antoine, fut lui-même père d'Antoine, unique enfant, engagé volontaire dans les armées de Napoléon, tué à Dresde en 1813, étant lieutenant-colonel et chevalier de la Légion d'honneur ; l'autre, Patrice, garde marine, trouva la mort au combat sur mer. — Antoine, comte Walsh (époux de Marie O'Sheill), termina sa vie à Saint-Domingue et y mourut au Cap Français en 1763, étant père d'Antoine, capitaine au régiment de Walsh, chevalier de Saint-Louis, dont l'un des huit enfants fut Joseph-Alexis Walsh, l'auteur des *Lettres Vendéennes*. — François-Jacques Walsh (époux de Marie Harper), créé comte de Serrant par lettres patentes du roi Louis XV (1755), eut trois fils : 1. Antoine, colonel propriétaire d'un régiment de son nom en 1776, lieutenant général honoraire en 1816, père de Valentine qui épousa en 1830 le duc de la Trémoille ; 2. Charles Edouard, vicomte de Serrant, lieutenant général, chevalier de Saint-Louis, tige des Walsh Serrant actuels ; 3. Philippe, maréchal de camp en 1784. — Pour plus de détails généalogiques, l'on consulterait, entre autres ouvrages : l'*Annuaire de la noblesse de France*, 1869, et le *Grand Armorial de France*.

Ministère français de la Marine ne se déclara pas officiellement, mais il accorda son aide et, par l'intermédiaire du correspondant d'Antoine Walsh à Dunkerque, M. Rutledge, fut obtenu un vaisseau de soixante-quatre canons, l'*Elisabeth*. De Dunkerque, l'*Elisabeth* irait à la rencontre du *Du Teillay* après avoir complété son armement à Brest.

CHARLES EDOUARD : LE GRAND DÉFI

Le prince, qui devait partir pour l'Ecosse sur le *Du Teillay*, joignit Nantes d'où il écrivit, le 12 juin 1745, à Louis XV alors à l'apogée de son règne et dans toute la gloire de la victoire de Fontenoy : « J'ai résolu de me faire connaître par mes actions et d'entreprendre seul un dessein qu'un concours médiocre rendrait infaillible. J'ose me flatter que Votre Majesté ne me le refusera pas... Je veux tenter ma destinée qui, après les mains de Dieu, est entre celles de Votre Majesté. » Charles Edouard pensait que son initiative suffirait à déclencher le processus d'assistance et que les moindres rayons du soleil de Fontenoy le rendraient invincible.

Pour opposer une ruse à la vigilance des espions et aux indiscretions des badauds, il fut convenu que Charles Edouard s'embarquerait, non pas à Nantes, mais d'un point isolé de la côte. Le *Du Teillay* descendit donc l'estuaire de la Loire, sans Charles Edouard et, au moment d'entrer dans l'Océan, jeta l'ancre devant Mindin, sur la rive sud. Pendant ce temps, que se passait-il sur la rive nord ? A Saint-Nazaire, qui aspect Mindin et n'était qu'une simple bourgade, Charles Edouard avait élu domicile chez le sénéchal, M. Galliot de Cran, dont la demeure aux balcons de fer forgé sera connu sous le nom de « la Maison du Prétendant ». Les dames de Saint-Nazaire, selon une tradition, brodèrent pour le jeune prince une couverture de soie bleue aux armes de Bretagne et d'Ecosse, mais qu'il n'emporta pas et offrit à son hôte (13).

Vint le jour de l'embarquement, 2 juillet. Sur une haute falaise déserte à laquelle s'adosse la petite plage de Bonne-Anse,

(13) F. Guériff : *Historique de Saint-Nazaire*, tome I. — La Trémoille (Louis-Charles, duc de) : *Une famille royaliste irlandaise et française* (Nantes, 1901).

des cavaliers ont mis pied à terre. L'un d'eux, à en juger d'après son costume, doit être un ecclésiastique. Ils examinent la mer ; une frégate se rapproche et met en panne à quelques encablures : c'est le *Du Teillay* qui le lendemain, aux premières heures, les emportera. Sous le strict habit noir du prêtre, Charles Edouard priaient Dieu de lui rendre son royaume terrestre.

En rade de Belle-Ile, le *Du Teillay* reconnut l'*Elisabeth* et tous deux se mirent à tailler leur route de conserve. Survint un navire britannique, le *Lion*, les canonnières aux sabords. Après le combat, l'*Elisabeth*, fort maltraitée, dut renoncer à sa mission et s'en fut relâcher à Brest sous les ordres du lieutenant Pierre-Jean Bart, neveu de l'illustre Jean Bart, qui remplaçait le commandant, M. d'Hau, mortellement blessé. Parti avec deux navires, Charles Edouard en avait déjà perdu un au bout de quelques jours, et de beaucoup le plus important, un véritable vaisseau de guerre bien pourvu d'armes, de munitions et de livres sterling (14). Était-ce un avertissement du destin ? Fallait-il persister ? Charles Edouard lança le défi à l'impossible et, début août, il prenait pied sur la terre d'Ecosse. Poussé par sa voile légère, réussirait-il à vaincre la pesanteur des fatalités ?

La croisade pour Charles Edouard allait durer environ huit mois et comporter trois épisodes : la première campagne d'Ecosse, la campagne d'Angleterre, la deuxième campagne d'Ecosse (15).

Pendant la première campagne d'Ecosse, tout va bien. Jailli des hautes montagnes du nord, le mouvement est animé d'un irrésistible élan. Charles Edouard atteint Edimbourg et est vainqueur à Preston-Pans. Pourtant, rien n'est assuré tant qu'il n'aura pas triomphé à Londres. Alors commence l'extraordinaire équipée qui stupéfia l'Europe et partagea la capitale de l'Angleterre entre une indicible espérance et une terreur panique. Charles Edouard vole vers le sud et s'avance assez loin, jusqu'à Derby, à moins de deux cents kilomètres de Londres. Et c'est le grand débat. Faut-il continuer, accepter le risque suprême ? Sur les routes et dans les villes d'Angleterre, le petit corps jacobite n'a que peu recruté au passage. Ne vaut-il pas mieux qu'il se replie sur l'Ecosse sans avoir subi la défaite, en essayant d'échapper aux armées britanniques qui

(14) Commandant Paillé : *Le sanglant combat de l'Elisabeth et du Lyon en 1745. Nantes et la cause du Prétendant Stuart* (1974).

(15) Service historique de l'Armée. Mémoires ; correspondance.

cherchent à l'intercepter ? Charles Edouard, lui, veut encore une fois forcer la main du destin ; il veut poursuivre jusqu'à Londres. Mais il est le seul de cet avis, seul plus que jamais. La mort dans l'âme, il ordonnera la retraite.

Toutefois, ce repli ne ressemble en rien à une débandade. Rentrée dans son sanctuaire écossais, l'armée jacobite accroît ses effectifs, se réorganise, consolide son moral. Elle remporte de belles victoires, mais dans un territoire qui se réduit. A terme, face à un ennemi qui dispose de toutes les ressources d'un grand Etat, de la marine la plus puissante du monde, de renforts qui affluent du continent, Charles Edouard sera impitoyablement écrasé s'il ne reçoit pas un secours massif. Et il songe avec angoisse à son grand allié le roi Louis XV : quelles sont ses intentions et surtout ses possibilités ?

LOUIS XV : L'ALLIÉ FIDÈLE

Louis XV, dont le premier geste avait été d'accréditer un agent diplomatique auprès de Charles Edouard, ne l'abandonnera jamais. Il regardera toujours son entreprise avec une constante bienveillance et voudra la favoriser sans relâche de son aide militaire et financière. Toutefois, parmi les membres de son conseil, les opinions sont plus ou moins nuancées, voire divergentes (16). La grande époque des Tourville, des Châteaurenault et des Jean Bart n'est plus. Dans la longue paix franco-britannique, la marine française a été négligée. Il en résulte que seul un coup de chance, un effet de surprise permettrait de l'emporter contre l'Angleterre. Or, l'expérience de Maurice de Saxe a démontré que les préparatifs d'une certaine ampleur exigeaient des délais qui laissaient à l'ennemi le temps de tout découvrir et de prendre ses dispositions.

Une stratégie moins ambitieuse consistait à lancer des bâtiments légers qui partaient isolément ou de conserve par deux ou trois. Qu'ils fussent bons voiliers, bien commandés et équipés d'hommes résolus, et ces navires, un peu de bonheur aidant, pouvaient accomplir leur mission. C'est une opération de ce genre qui avait été dirigée vers la côte orientale de l'Ecosse au départ

(16) Chabannes La Palisse (Comte Etienne de) : *Camp de Boulogne 1745*.

de Dunkerque à l'automne 1745, pendant que Charles Edouard menait sa campagne d'Angleterre. Trois frégates furent capturées, mais quatre autres réussirent leur débarquement ; parmi celles-ci *la Fine*, qui força le blocus de Montrose, était commandée par un Breton de Quimper, François de Saint-Allouarn, marquis de Rosmadec (17).

N'était-il pas tentant de récidiver, toujours en utilisant de petits bâtiments rapides, mais en beaucoup plus grande quantité, et qui transporteraient, au lieu d'une aide relativement restreinte, un véritable corps expéditionnaire ? A Boulogne et à Calais, le duc de Richelieu, chef suprême, hâtait les préparatifs. Un hasard de mer les rendra inutiles. Deux bâtiments d'un convoi de matériel et de subsistances furent pris, et les Anglais, renseignés, bloquèrent les ports de départ. La France en revint au système des navires opérant par petites escadrilles ou isolément, mais avec des chances de plus en plus réduites : la vigilance des escadres britanniques se faisait de plus en plus serrée et les ports d'Ecosse échappaient successivement au contrôle des forces jacobites.

Après l'irréremédiable défaite que lui infligera le duc de Cumberland à Culloden, le 16 avril 1746, Charles Edouard entrera dans une période non moins étonnante de son existence et qui durera cinq mois. Le prince d'épopée n'est plus qu'un homme traqué dont la tête est mise à prix. Partout, les espions sont à l'affût ; le pas des patrouilles martèle les chemins ; on fouille les maisons suspectes ; les rivages sont surveillés. Dans cette phase où il ne s'agit plus que de sauver Charles Edouard, les dévouements en Ecosse atteignent à l'héroïsme. Et en France, on retrouve l'allié fidèle, Louis XV ; on retrouve celui qui a été à l'origine de la grande aventure, Antoine Walsh ; on retrouve la Bretagne et ses hommes.

L'année précédente, Antoine Walsh avait accompagné Charles Edouard jusqu'en Ecosse, mais n'y était pas resté. Rentré en France, il fut associé à l'entreprise de Richelieu. Il procéda ensuite, par ordre du roi, à l'armement de deux frégates corsaires, la *Bellone*,

(17) François de Saint-Allouarn, marquis de Rosmadec, devait terminer glorieusement sa carrière au combat des Cardinaux en 1759, où il commandait en second le vaisseau *le Juste* aux côtés de son frère, capitaine commandant. Tous deux furent mortellement blessés et *le Juste*, désarmé, fit naufrage le lendemain devant la pointe de Chemoulin, alors qu'il entraît dans l'embouchure de la Loire avec l'espoir d'y être secouru.

de trente-six canons, à Nantes, et le *Mars*, de trente-deux canons, à Paimbœuf (18). Selon les instructions de Maurepas, le financier Paris de Montmartel avait mis à la disposition d'Antoine Walsh la somme de 528 000 livres d'or, de sorte que rien ne manquait aux deux frégates le jour où elles sortirent de l'estuaire de la Loire, ni les équipements de combat ni les coffres bien garnis. Mais ce jour-là, 11 avril 1746, précédait de bien peu la bataille de Culloden. Devant la côte ouest de l'Ecosse, elles eurent un engagement meurtrier contre trois vaisseaux anglais puis, le contact avec Charles Edouard ayant manqué, elles se résignèrent à faire le trajet inverse, non sans avoir recueilli quelques jacobites pourchassés. A bord du *Mars*, le duc de Perth, qui avait combattu à Culloden, succomba à ses blessures et à ses épreuves.

Cependant, un émissaire jacobite de l'entourage de Charles Edouard réussissait à gagner la France. Il raconta à Louis XV les plus récents déroulements du drame et le supplia de faire l'impossible pour que le prince soit sauvé. Peu après, deux bâtiments de l'armement Butler, de Saint-Malo, l'*Heureux* et le *Prince de Conti*, appareillaient de Solidor, mettaient en panne au cap Fréhel pour embarquer le commando d'intervention, puis cinglaient vers l'Ecosse. La frégate *Prince de Conti* était commandée par un très jeune et valeureux capitaine — il n'avait que vingt-deux ans — né à Saint-Malo, Marion-Dufresne, le futur explorateur qui sera tué et vraisemblablement dévoré par les Maoris en Nouvelle-Zélande. Le commando avait à sa tête un Irlandais, Richard de Warren, hier encore compagnon d'armes de Charles

(18) Dans l'armement de la *Bellone* et du *Mars*, Antoine Walsh apparaît comme un intermédiaire entre le gouvernement et les armateurs. Aux deux navires corsaires est assignée, d'une façon urgente, lui écrit Maurepas, « une destination particulière que Sa Majesté a fort à cœur ». Toutefois, Walsh doit s'occuper directement de l'achat des armes et munitions : « Je compte que vous vous en chargerez comme pour votre commerce particulier », précise le ministre, recommandation qui pourrait éclairer un secteur peu connu des activités de Walsh. Mais les armateurs font des prix exorbitants ; Maurepas regimbe et, avant de payer, il demande à Walsh son avis. Au retour des deux navires, Walsh rend compte à Maurepas et celui-ci, ayant fait son rapport au roi, exprime à Walsh sa satisfaction de son rôle personnel dans l'affaire. Le gouvernement prend à sa charge les « dépenses extraordinaires et réparations nécessaires ». Tout cela confirme l'estime en laquelle Antoine Walsh était tenu à la cour (Archives Nationales, Marine. B² 328). Concernant la navigation de la *Bellone* et du *Mars* : Journal de Guillaume Frogier de Kermadec, enseigne sur le corsaire le *Mars*, de Nantes, 1746, et La Nicollière Teijeiro (Stéphane de) : *La course et les corsaires du port de Nantes*.

Edouard, plus tard maréchal de camp au service de la France et longtemps commandant à Belle-Ile (19).

La navigation des deux frégates ne sera pas de tout repos, mais elles accomplirent le véritable exploit qui leur était demandé, et le 10 octobre 1746, Charles Edouard, qui avait eu en Bretagne son point de départ, y trouvait, à bord de l'*Heureux*, son point d'arrivée. L'intention première avait été de débarquer à Brest, et ce fut le hasard providentiel d'un changement de vent qui fit toucher terre à Roscoff. Une escadre anglaise de sept vaisseaux bloquait Brest, et les frégates seraient tombées dans la gueule du loup. « De là jusques à Paris, écrira le marquis d'Argenson, ce fut une affluence de peuple pour voir cet homme extraordinaire. » Vaincu selon l'histoire, Charles Edouard entrait dans les féeries de la légende.

PIERRE DE LA CONDAMINE

(19) Journal de Richard de Warren, 1746; et Correspondance. — Journal du voyage fait en Ecosse par les corsaires l'*Heureux* et le *Prince de Conty*. — Journal de Marion-Dufresne, 1746.